

12 – Une seconde vie comme un gouffre

« Ca va-t-il durer longtemps cette plaisanterie-là ? », s'impatiente Camille dans une lettre à sa mère datée du 23 mars 1913. Encore trente ans seulement, « ensevelie dans le plus affreux désespoir ». Une seconde vie qui n'en n'est pas une, l'enfermement psychiatrique se double d'un isolement total de la société civile. « Sauf à moi et à son frère, j'interdis formellement qu'elle écrive à qui que ce soit et qu'elle reçoive de n'importe qui, aucune communication, visite ou lettre » exigera sa mère. Terrible garde-chiourme, qui se contentera d'envoyer des colis pour améliorer l'ordinaire, ou sous la pression de l'administration, de quoi vêtir déceimment sa fille. Jusqu'à sa mort en 1929, pas une seule visite maternelle ; « d'où vient une pareille férocité ? », s'interroge Camille.

Au mois d'août 1914, la maison de santé de Ville-Evrard est évacuée ; Camille est transférée à l'asile de Montdevergues, près d'Avignon. Matricule 2307. Il fait froid sept mois sur douze : « Je ne me suis pas réchauffée de tout l'hiver je suis glacée jusqu'aux os, coupée en deux par le froid. (...) Une de mes amies (...) qui est venue s'échouer ici a été trouvée morte de froid dans son lit. » Le froid poursuit Camille de l'atelier à l'asile. « Pour écrire, je ne puis me mettre dans la salle où se trouve tout le monde où brûlotte un méchant petit feu, c'est un vacarme de tous les diables. Je suis forcée de me mettre dans ma chambre au second où il fait tellement glacial que j'ai l'onglée, mes doigts tremblent et ne peuvent tenir la plume ». Les borborygmes, les hurlements et les chuchotis des aliénés sont son lot quotidien. Pour elle, dont le comportement est calme, ce miroir déformant est un supplice de plus, un poids qui l'entraîne plus profond dans la déchéance. « Je suis tellement désolée de continuer à vivre ici que je ne suis plus une créature humaine. Je ne puis plus supporter les cris de toutes ces créatures, cela me tourne sur le cœur. »

Les médecins ont diagnostiqué chez Camille une paranoïa caractérisée par un délire de persécution, qui s'atténuera par moments mais ne disparaîtra jamais. Après le décès de Rodin en 1917, l'état de Camille s'améliore et le docteur Brunet, qui suit Camille à Montdevergues, écrit plusieurs fois en 1920 à sa mère pour lui suggérer de la reprendre à Villeneuve comme elle le réclame, ou au moins de la transférer dans un établissement plus proche de sa famille, dont l'absence de visites lui est très pénible. Mais la mère Claudel a trop peur d'un retour de crises qu'elle ne saurait gérer – à sa décharge, son grand âge. Louise ne veut pas s'occuper de sa sœur. Paul, quand à lui, ne peut pas abandonner la Carrière pour soulager une sœur qu'il estime perdue depuis 1905... Ayant acquis un château dans l'Isère, où il vient passer ses vacances, il rend cependant régulièrement visite à sa sœur, pour qui il est le seul réconfort.

En 1929, année où sa mère meurt, Camille reçoit son ancienne amie anglaise Jessie Lipscomb. Enfin, en 1932, alors que l'étouffement social de Camille a cessé, Eugène Blot lui écrit. Il lui parle de l'Implorante et lui raconte avoir vu Rodin pleurer devant cette sculpture. « En réalité, il n'aura jamais aimé que vous (...) Oh ! je sais bien, Camille, qu'il vous a abandonnée, je ne cherche pas à le justifier. Vous avez trop souffert par lui. Mais je ne retire rien de ce que je viens d'écrire. Le temps remettra tout en place. » Pour nous, oui, mais pour Camille, « dis-toi bien, Paul, que ta sœur est en prison, écrit-elle à la même époque. En prison, avec des folles. » Elle en veut à son frère, qui se révèle incapable de la libérer bien que maître de son destin.

29 septembre 1943. Paul a été voir Camille, dont la santé physique s'est aggravée depuis un an. « Quelle émotion ! elle m'a reconnu et nous nous sommes embrassés une dernière fois, je regardais cette figure détruite, où l'âge et la maladie n'ont pu cependant miner ce front puissant et effacer la marque auguste du génie. » « Mon petit Paul », a-t-elle murmuré en le voyant. Camille s'éteint le 19 octobre. Octobre 1953, journal de Paul Claudel : « Camille partie depuis 10 ans, quand je pense à elle, toujours le même goût de cendre dans la bouche ».